

# TOULOUSE - GOMA MÉMOIRES D'HUMANITAIRES AU CŒUR DU GÉNOCIDE



Ils sont toulousains, médecins ou infirmiers. En 1994, ils ont choisi de rejoindre les équipes de Médecins Sans Frontières déployées

au Rwanda, au Zaïre ou en Tanzanie, pour venir en aide à tous ceux qui fuyaient l'horreur du génocide et l'extrême violence des représailles. Vingt ans plus tard, ils partagent photos et souvenirs.



## 1994 : MSF FACE AU GÉNOCIDE

- 7 avril** Début des massacres au Rwanda
- 13 avril** La première équipe d'urgence de MSF-France arrive à Kigali. Les activités conjointes avec le CICR commencent.
- 15 avril** L'équipe MSF-Hollande à Goma au Zaïre voit arriver 3 000 réfugiés Tutsis fuyant les massacres.
- 22 avril** Le conseil de sécurité de l'ONU réduit à 270 le nombre de casques bleus au Rwanda.
- 28 avril** MSF-Belgique qualifie les événements du Rwanda de génocide.
- 18 mai** MSF-France publie une lettre ouverte au président François Mitterrand et l'appelle à intervenir auprès de ses « amis » pour faire cesser les massacres.
- 18 juin** « On n'arrête pas un génocide avec des médecins »  
MSF-France appelle à une intervention armée internationale.
- 23 juin** Début de l'opération française Turquoise : 2 500 hommes prennent position à Goma et Bukavu.
- 4 juillet** Prise de Kigali par le Front Patriotique Rwandais
- 14 juillet** Entre 500 000 et 800 000 réfugiés rwandais arrivent à Goma.
- 16 juillet** Arrivée à Goma des Forces Armées Rwandaises et du gouvernement intérimaire responsable du génocide.
- 27 juillet** Le choléra fait 20 000 morts à Goma.
- 21 août** Départ des derniers soldats de Turquoise
- Fin Septembre** La sécurité se détériore dans les camps de réfugiés de Goma.
- 8 novembre** Création du tribunal pénal international pour le Rwanda
- 18 novembre** MSF France se retire des camps de réfugiés au Zaïre et en Tanzanie.

# KIGALI LA PEUR AU VENTRE

Infirmier habitué des terrains difficiles, Hervé est d'abord passé par Kigali avant de rejoindre Benaco en Tanzanie puis Goma au Zaïre.



« Au poste frontière entre le Rwanda et le Burundi, on a vu apparaître des gens de toutes parts, de plus en plus nombreux. Ils agitaient leurs moignons de doigts, de bras. L'image de ces gens hagards reste gravée dans ma mémoire. C'était très oppressant. On a dû repartir et les laisser à une autre équipe.

Le trajet vers Kigali a été ponctué de moments terribles : des corps entassés, une femme et son bébé empalés par la même lance, des groupes d'excités au regard haineux. Je me disais que ces gens armés de lances, d'arcs et de flèches, parés de feuilles attachées autour de la ceinture témoignaient de ce qu'il y a de plus horrible dans la nature humaine.

Je me souviens d'un jeune Hutu rencontré à Butare. Il est venu vers nous et a commencé à nous parler, sympa. Quand il a évoqué le FPR (Front patriotique rwandais) qui arrivait d'Ouganda, je l'ai vu se transformer en monstre capable de tuer. Je me suis dit à cet instant que parmi ceux qui participaient aux massacres, il y avait aussi des gens faibles, victimes de la peur générée par un groupe de manipulateurs à la radio Mille Collines.



Arrivé à l'hôpital à Kigali, j'avais un mal de tête qui ne me quittait plus. Je me souviens surtout de la peur qui transpirait partout autour de nous. Je devais refaire le pansement d'une jeune fille. On a dû faire tout un détour pour arriver au bloc parce qu'elle était terrorisée à l'idée d'être reconnue par un des gardiens de la porte d'entrée qui avait assisté au massacre de sa famille.

Quand le CICR nous a annoncé que la bataille de Kigali allait débuter et que c'était probablement la dernière chance que nous avions d'évacuer avant que la piste de l'aéroport ne soit bombardée, je n'ai pas eu la force de me porter volontaire pour rester. C'était dur de laisser tous ces gens et de partir comme un lâche, mais ma peur au ventre était la plus forte.

Après un court passage en France, je suis reparti pour Bukavu au Zaïre, où on pensait trouver 400 000 réfugiés. On était loin du compte et on a décidé d'explorer la région. Dès le lendemain, une équipe est partie au Rwanda et j'ai pris la route vers Goma avec un logisticien.

On est arrivé au crépuscule. Quand on est descendu de voiture pour demander notre chemin, une odeur âcre nous a immédiatement pris à la gorge. C'est seulement à cet instant qu'on a compris que tous les rouleaux de nattes disposés de part et d'autre de la route sur des centaines de mètres recouvraient des cadavres. Les gens déambulaient le regard vide, ne faisant attention à rien, marchant jusqu'à épuisement.



On s'est arrêté devant un champ de pierre volcanique où une équipe tentait de soigner des malades du choléra. Les cadavres qui jonchaient le sol servaient d'oreiller aux mourants, des gens se tenaient debout, aussi raides que les piquets des perfusions qu'elles serraient dans leurs mains, des expatriés couraient dans tous les sens en criant, visiblement dépassés, visiblement épuisés. >>

# AMAHORO LE REGARD FLOU

Stéphane, infirmier, était en mission au Centre Nutritionnel Thérapeutique (CNT) de Goma d'avril à juin 1994.

« Amahoro devait avoir 6 ou 7 ans en 1994. En Kinirwanda, Amahoro signifie paix. Elle était l'un des premiers enfants non accompagnés recueillis au Centre Nutritionnel Thérapeutique (CNT) de Médecins Sans Frontières à Goma. Personne ne savait si ces enfants avaient perdu leurs parents dans la cohue de l'exode ou dans les massacres de ce mois d'avril 1994.

Amahoro était arrivée malnutrie, le corps décharné. Elle avait deux grosses cicatrices sur le dessus de la tête, signe qu'elle avait croisé des machettes sur sa route. Elle ne parlait pas, son visage n'exprimait rien. Amahoro restait prostrée, triste, seule, ne jouant pas avec les autres enfants, ne parlant pas avec les adultes. Elle était devenue la mascotte du centre et sa plus ancienne pensionnaire.

Un matin, une aide maternelle proposa d'emmenner les enfants en pique-nique. Elle organisa une ronde et se mit à chanter une comptine. Je ne comprenais pas le Kinirwanda, mais l'air de la chanson ne faisait aucun doute, c'était « *Au clair de la Lune* ». Les enfants tapaient des mains, chantaient et rigolaient. Et c'est là qu'Amahoro s'est mise à frapper dans ses mains comme les autres et même à rire aux éclats. On s'est tous regardés, interloqués.





Au moment de partir, j'ai voulu prendre Amahoro dans mes bras. Elle m'a attrapé la main et a mimé le geste du coupeur de mains. Elle me regardait avec les yeux vides et un sourire décalé.

De retour au centre, Amahoro resta cette petite fille au regard flou et au rire fou qui attrapait les mains des autres pour mimer le geste. Plus tard, Amahoro fut confiée à un orphelinat qui avait ouvert, avec un service psychiatrique. J'ai cru que nous avions ressuscité Amahoro, mais nous ne l'avons sauvée que de la famine. >>

# GOMA PAS LE TEMPS DE RÉFLECHIR

François Finkelstein, médecin, a effectué sa première mission en août 1994 au centre choléra de Goma au Zaïre.

« Je garde une sensation de flottement, des soins à la chaîne. Je ne me souviens pas d'un seul visage, d'un seul nom : je perfusais et réhydratais une masse. C'était un flux énorme. Le soir on sortait une centaine de cadavres et le matin on ouvrait la porte à 500 nouveaux malades. Je ne savais même pas qui je soignais, je n'avais pas vu que c'étaient des Hutus qui fuyaient.



Je n'avais pas le temps de réfléchir et personne n'avait le temps de m'expliquer. 800 000 personnes avaient été tuées mais on n'en parlait jamais. L'urgence était aux réfugiés et on essayait de limiter les ravages du choléra, c'était l'unique priorité.

Quand je suis rentré à Toulouse, j'ai tout évacué immédiatement. Il ne me restait qu'un sentiment de fierté : on avait bossé comme des fous et on avait sauvé de nombreuses vies. >>



# ZAÏRE DERNIÈRE MISSION



Jean Lorite, infirmier, est parti en mission au Zaïre en 1994. Il a travaillé au Centre Nutritionnel Thérapeutique de Goma (CNT).

« J'étais bien informé, je connaissais le contexte, l'insécurité, mais je n'étais pas préparé. On ne peut pas être préparé à ça. S'il y a un enfer, c'était là. C'est difficile de décrire la peur. Un soir dans le jardin, on a entendu des tirs. J'ai cru que c'était bon, qu'on y allait y passer. La violence ambiante était extrême, l'alcool et la drogue rendaient les gens fous. Notre voisin a tiré en l'air et ils sont partis.



Heureusement, je soignais des enfants, je n'avais pas à me demander ce qu'ils avaient fait. A mon retour, après mon entretien au siège de MSF à Paris, j'ai soudain plongé sur le trottoir, les mains sur la tête pour me protéger. C'était le son d'un marteau piqueur, rien de plus. J'ai passé un mois sans bouger, chez moi. Ça a été ma dernière mission. >>



## REMERCIEMENTS

Un grand merci à Hervé, Stéphane, François et Jean qui ont accepté de se replonger dans leurs souvenirs pour partager leur expérience, ainsi qu'aux bénévoles de l'antenne MSF de Toulouse qui ont porté ce projet.

## MSF MIDI-PYRÉNÉES

15, rue de la Colombette 31 000 Toulouse  
Permanence les lundis et mercredis  
de 17h à 19h

05 34 41 10 25 - 06 17 70 75 56  
[msf-toulouse@msf.org](mailto:msf-toulouse@msf.org)

[www.msf.f](http://www.msf.f)

